

L'équanimité esthétique

Karoline Georges

Volume 43, numéro 4 (254), novembre 2001

Danses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Georges, K. (2001). L'équanimité esthétique. *Liberté*, 43(4), 159–163.

L'équanimité esthétique

Karoline Georges

L'étranger ouvre brusquement la porte, en râlant. Il se recroqueville sous le plafond de ma cellule, s'approche tout près, dépose sa main moite sur mon épaule nue.

Frisson, de moi à lui.

Il dit, fermement :

« Tu vas manger bientôt. »

Sa voix enfle, se démesure en écho.

L'homme attend ; je ne dis rien.

Il n'y a plus que son regard, braqué sur ma nudité. Je me statue ; il m'observe davantage, intensément. C'est son rituel. Je fixe la porte, et j'attends à mon tour, en calculant la démesure de l'instant qui s'étire entre nous.

Je compte jusqu'à trois cent deux ; bientôt je grimace, comme font les fous. L'autre marque son désintérêt d'un

reniflement, rebrousse chemin. Craquement du plancher, couinement d'une peinture, bruits indistincts ; silence.

Alors je frémis. Secousses brusques, pour faire circuler l'énergie, pour effacer les vestiges mnémoniques du passage de l'étranger. J'étire un pied jusqu'au mur, l'autre au plafond ; mains à gauche, à droite, et derrière, et je pousse, je me soulève, me tends ; je me concentre sur mon état, m'examine de l'intérieur. Un pincement sous le nombril, un serrement de nuque, de mâchoires, un froissement de sourcil : l'angoisse cristallise ma chair, encore. Je suis à l'orée d'une jungle d'idées terrifiantes. Suffit de tendre l'oeille pour capter quelques bribes de l'asymphonie mentale qui se ramifie

*je suis coincée ici et pas
libre là-bas
je ne sais pas pourquoi
je pense et comment
et pourquoi l'angoisse*

*je ne suis qu'un amas de particules énergétiques, que
battitures organiques éphémères dans l'incommensurable*

coincée dans cette pièce, dans ce corps, cet état de conscience, cet instant...

... frisson de la conscience, ou de l'instinct.

Retour dans le corps, loin des mots qui explosent par principe.

Il y a pourtant une idée, tout près. Mon baume psychique. La bouée spirituelle qui a surgi du néant, les premiers temps de mon enfermement. La seule pensée saine à faire germer.

Je ne sais pas savoir.

C'est tout ce que je dois comprendre. Je hurle ces mots dans ma tête, en boucle, et encore. Et je ne sais pas comprendre, non plus. Les mots exhalent leur sérénité, délient mes muscles ; je me tortille, je gonfle l'abdomen, contracte les abdominaux, main sur le cœur qui rythme ma survie, implacablement, rigoureusement ; mon cœur sait exister. Il sait, sans mon entendement.

Alors j'existe.

Inspirer.

Expirer.

Fermer les yeux. Et danser.

Parce que le corps sait s'é-mouvoir dans l'instant, s'adjoindre au Reste.

Je laisse s'épanouir cette pulsion de sculpter dans l'espace des gestes qui s'appellent, semblent se répondre en simultané, s'inspirent les uns des autres pour se déployer.

L'énergie module ma physionomie, mon équilibre. Appui sur une pointe de pied, autre jambe qui se dérobe ; l'équanimité esthétique fluctue, se précise, comme une vague sur l'océan, comme une voix dans un ventre qui s'ouvre, se

dilate jusqu'à la bouche, jusqu'à créer un champ sonore immense.

Et l'onde s'intensifie. Je saute je me replie, je roule en presque boule, main qui frappe ma nuque, subitement, qui s'agite maintenant dans mon cou, et l'autre s'enroule autour de mes genoux, s'agrippe à ce talon, là, précisément.

Et puis je ne sais plus.

Danser. Ici, ainsi, sans musique ni rien.

Est-ce de la folie biologique, philosophique, comportementale ?

Déjà je ne bouge presque plus. Je prends cette pose, poing droit sur la hanche, main gauche qui triture ma lèvre inférieure, sourcils ramassés ; je tape du pied ; je m'examine. J'observe cette chorégraphie réflexive, sceptique, cet état d'être qui meut en réflexes précis. Alors je ris, réponse organique à ce mouvement d'idées. Alors je ris à penser que le rire est un geste, un mouvement instinctif de l'être, une pulsion follement esthétisée. Et je ne fais plus que ça, rire, pour rien, parce que je réagis à mes propres mouvements de vie, en circuit fermé, comme mon cœur bat pour battre et sans cesse se nourrit du sang pompé pour mieux l'éjecter,

et lever un bras, rouler le poignet, et puis lancer la main et le bras et l'épaule et le dos et suivre ce ralenti, cette autre main qui grimpe lascivement dans l'espace, en écho matériel distortu, loin derrière mon dos ; roulement de poignet, un cercle du bras autour de la tête ;

bruits indistincts, craquement du plancher ;

la porte s'ouvre brusquement, l'étranger se recroqueville, tend un plateau. Et ma bouche qui salive et ma main, projetée vers l'avant, vers le carburant énergétique

et je mange
mon corps mange, dévore

l'étranger referme la porte. La verrouille. Il s'assoit, tout à côté, en râlant, encore, toujours. Il m'observe, d'un œil vide, indifférent.

Et moi je me statue à nouveau. Je me retranche dans mes contrées intérieures, entre mes battements de cœur, la ronde exaltée de mes globules, les ramifications du carburant énergétique dans mes organes,

quelque part au-delà des mouvements qui bercent doucement mon existence,

et je souris.